

plus proche qui serve. On l'assortit ensuite, pour être tressée, lorsqu'on en a le temps.

Tresser et coudre.—La tressée des chapeaux de Livourne ne diffère pas beaucoup de celle de nos chapeaux de paille. La couture est différente, en ce que les tresses des nôtres dépassent l'une sur l'autre. On dirait qu'elles sont toutes d'un morceau. Elles sont cependant cousues avec un fil qui prend un brin des deux tresses qui se joignent. Un morceau de vieux chapeaux de Livourne servira de modèle, tant pour la tresse que pour la couture; et il n'est pas à croire que nos femmes et filles, qui font de beaux chapeaux de paille, ne soient pas en état de faire ce qui est fait par toutes les femmes, filles et enfants en Italie, ce qui a fourni tant de millions de piastres par an à ce pays-là.

On disait en Angleterre et dans les Etats-Unis, (quoiqu'il s'y fit de beaux chapeaux de paille ordinaire, mais qui n'avaient ni la beauté ni la durée de ceux d'Italie,) que les femmes et filles de ces pays ne pourraient jamais en faire d'aussi beaux que les Italiennes: elles y ont réussi cependant, et elles en font même de *foin coupé vert*, ébouillanté, blanchi, trié, tressé et cousu comme ci-dessus, plus fins et plus beaux que tous ceux qui viennent d'Italie.

Si nos femmes et filles pouvaient faire des chapeaux de paille pour remplacer ceux qui nous viennent des pays étrangers, elles gagneraient des sommes immenses d'argent qui sortent du pays, et cela sans fatigue, et dans un temps où elles ne peuvent guère faire d'autres ouvrages. Tout le monde ne les en aimerait que plus; elles seraient plus riches, et non moins belles et vertueuses.

Les Italiennes envoient la paille toute prête à tresser, et aussi toute tressée, en Angleterre, où elle se vend bien cher. Pourquoi nos femmes et filles de la campagne n'en enverraient-elles pas dans les villes, et pourquoi celles des villes ne s'amuseraient-elles pas quelquefois à faire de beaux chapeaux à la mode, qui nous coûtent souvent si cher?

LETTRES AGRICOLES—No. 1.

A L'EDITEUR DU IRISH FARMER'S GAZETTE.

MONSIEUR,—Je me propose de tenter d'expliquer d'une manière aussi simple et concise que possible, dans une série de lettres, les principes corrects de l'économie rurale, sans perdre de vue l'expérience de

nos ancêtres, ni mettre de côté les avantages que nous offrent la science et la pratique modernes; et en exposant ces principes, je m'efforcrai de les dégager, autant que possible, de la pluraséologie chimique, afin qu'ils soient mieux compris par la majorité des lecteurs agricoles, particulièrement par les propriétaires de terres et les fermiers, dont l'affaire et l'intérêt sont de se mettre au fait du sujet aussi complètement que les circonstances le permettent, et de mettre ensuite ces principes en pratique, tant pour leur propre avantage que pour celui de leurs tenanciers. La terre a à s'acquitter de devoirs qu'elle doit à la société, et elle trouvera toujours le moyen de faire ce son propriétaire lui permette de remplir ces devoirs. Parmi les nombreux bienfaits dont nous sommes redevables à la terre, on peut compter l'emploi des travailleurs, sans lequel elle a pour règle invariable de ne pas augmenter ses productions, et plus on y met de travail, plus elle augmente ses dons: c'est là ce que je regarde comme un des plus grands des nombreux bienfaits dont nous jouissons. Pour quiconque pense comme moi que le travail est un bienfait, quel plaisir n'y a-t-il pas à contempler qu'à l'époque même où les travailleurs devenaient nombreux, la terre refusa presque de produire, ou d'augmenter sa production, à moins qu'on y employât plus de travail; et quel avantage n'est-ce pas pour le propriétaire que d'avoir des travailleurs à employer, et pour les travailleurs, que le sol ait besoin de leurs bras, et quel péché n'y a-t-il pas à ne se prévaloir point de ces bienfaits; et ne mériterions-nous pas alors qu'ils se tournassent pour nous en famine, en peste et en guerre sanglante?

Une des plus grandes sources d'emploi est l'égout des terres. Il est maintenant constaté que cette opération est aussi nécessaire à la vigueur d'une plante qu'à la santé d'un animal, et que sans elle on est exposé à des exhalaisons délétères, à la perte de la *chaleur* (je me sers de ce terme au lieu de celui d'électricité, qui serait plus correct), et comme conséquence à la maladie, et à une diminution de croissance. Il peut arriver que sur plusieurs fermes, les travaux nécessaires pour bien égoutter se puissent faire, sans qu'il soit besoin de recourir aux fabricateurs de machines coûteuses: l'argile à briques peut être fournie par la terre, façonnée à la main, cuite avec du bois ou de